dodis.ch/76296

SESSION SPECIALE

Dodis

dodis.ch/76296

GESCHICHTE DER INTERNATIONALEN HISTORIKERKONGRESSE. EIN WERKSTATTBERICHT

ERDMANN, Karl Dietrich *(Allemagne Fédérale)*

Mesdames et Messieurs!

Dans mes remarques suivantes je vais me tenir aux 10 paragraphes du texte de mon résumé allemand ou anglais que Vous avez devant Vous[1]), en tirant Votre attention sur quelques questions que l'on pourrait discuter, si Vous le désirez.

1. Trois périodes se dessinent dans l'histoire de nos congrès qui se distinguent par un différent degré d'internationalisme: avant la première guerre depuis 1898 congrès internationaux organisés sous la seule responsabilité de l'Etat national invitant; entre les deux guerres responsabilité mixte, partagée entre le Comité international et le Comité national du pays invitant; après la deuxième guerre fonction croissante du Comité international, qui a assumé la seule responsabilité pour le contenu du programme. Je me demande si aujourd'hui nous nous trouvons au seuil d'une quatrième période que l'on sera intitulé à appeler oecuménique. Je vous rapelle l'adhésion récente de plusieurs comités nationaux africains et asiatiques. Et à notre présent congrès participent pour la première fois des historiens chinois comme membres de notre organisation. Déjà les fondateurs de notre comité avaient la vision que la coopération internationale dans les sciences historiques devrait avoir la tendence de devenir oecuménique.

2. En mettant la conception de «oecumène des historiens» en tête de mon récit de l'histoire de nos congrès, je m'en rends compte, que ce titre correspond plutôt à une tendence, à la direction d'un développement souhaitable, mais pas encore à la réalité actuelle de notre Comité et de nos congrès; ni dans le sens géographique du mot – il y a encore des régions qui se tiennent hors de nos activités – ni dans le sens théorique – nous ne sommes pas encore d'accord, comment, malgré le conflit inévitable des idéologies historiques, qui est un fait que l'on ne peut pas changer, un minimum d'un entendement théorique sur les bases de la science historique pourrait être formulé et accepté comme condition nécessaire d'une communauté dans le discours scientifique, que nous souhaitons tous.

3. Les sources: Vous en trouvez une énumération dans le résumé: documentation officielle imprimée, révues, lettres privées, archives de ministères, de comités nationaux et de la Fondation Rockefeller qui a donné des subventions au Comité jusqu'en 1950. D'une importance singulière sont les correspondances des secrétaires généraux successifs, Lhéritier, Morazé et François. Heureusement on a pu retrouver presque par hazard les papiers de Lhéritier, qui semblaient être perdus et qui permettent maintenant en combinaison avec les papiers de Halvdan Koht, de Pirenne et des trois américains Jameson, Shotwell et Leland de retracer en détail les commencements compliqués du Comité International.

Cette documentation, si vaste qu'elle soit, n'est évidemment pas complète, et elle ne pourrait jamais l'être en vue de la complexité des 16 congrès depuis La Haye avec une totalité de 2.500 de contributions écrites et d'environ 20.000 à 25.000 participants, chacun venant à tel ou tel congrès avec ses attentes et le quittant avec ses impressions personnelles, satisfait ou déçu, et certainement toujours avec des sentiments mixtes. Une analyse quantitative de ce phénomène de masses est utile dans les limites, qui sont tracées par le caractère des sources. On pourrait en parler, si Vous voulez, dans la discussion.

4. Le choix de la méthode dépend des questions avec lesquelles on s'approche de son sujet. Pour moi, étant président au moment du 50e anniversaire de la fondation du CISH, trois questions se posaient du point de vue rétrospectif et dans l'intérêt d'une orientation actuelle: la structure des congrès et du Comité; les implications politiques, qui se faisaient sentir; et surtout, la constellation des théories sur l'histoire et ses méthodes. Il fallait donc lire beaucoup de textes. La méthode herméneutique pour les comprende et interpréter enferme un élément subjectif, le point d'observation de l'historien. J'espère que mon intérêt personnel en tant qu'historien allemand aux relations entre l'historiographie allemande et la communauté internationale des historie[illegible]ntiel[illegible]t souvent problématiques – n'assombrit pas mon effort de rester objectif.

dodis.ch/76296

5. Structure du Comité International

J'aimerais tirer votre attention sur le double aspect, sous lequel l'idée d'un Comité International était envisagée quand après la première guerre, il fut créé sur initiative américaine. L'intention était de munir la recherche historique d'un instrument effectif pour améliorer la coopération sur le terrain scientifique. En même temps cet organisme serait capable de donner aux congrès des historiens continuité et cohérence.

En tirant le bilan vingt ans plus tard à la fin de la deuxième guerre on devait s'avouer, que, à part quelques publications plus ou moins utiles comme p. e. la Bibliographie internationale, le Répertoire des représentants diplomatiques, le Comité avec son secrétariat général n'était pas devenu le centre mondial d'information scientifique, mais que d'autre part il était indispensable comme moteur pour faire revivre les congrès internationaux.

Pourtant, cela ne signifiait pas que le Comité avait abandonné ses aspirations de recherches. Les commissions externes, ou comme on les nommait plus tard, les organismes internationaux affiliés commençaient à jouer un rôle de plus en plus important. En nombre grandissant ces organismes autonomes de recherche dans les différentes branches de la science historique furent intégrés dans le Comité international à côté des Comités nationaux, et depuis l'assemblée générale de Puerto de la Cruz 1977 à titre égal et avec les mêmes droits de vote que ceux-ci (49:23:9).

6. A cette transformation récente de la structure du Comité correspond une transformation analogue dans la structure des Congrès: Je me borne à quelques remarques sur les programmes.

a. Graduellement après la guerre les organismes affiliés ont été intégrés. A Vienne la part de leur séances eurent lieu pendant le congrès. A Moscou et San Francisco, deux ou trois organismes avaient trouvé une place dans le programme même. C'était à Bucarest il y a cinq ans que pour la première fois deux journées entières leur furent réservés, et de nouveau maintenant ici à Stuttgart. La contribution de ces commissions extérieures et intérieures au Congrès consiste dans la continuité d'une coopération internationale entre chercheurs d'une branche spéciale, qui restent en contact dans l'interval entre les grands congrès.

b. Il est toujours difficile de trouver la balance entre les nécessités de la recherche spécialisée, qui se subdivise en mille intérêts particuliers, et les aspirations non moins légitimes à la synthèse historique et à la réflexion théorique et méthodologique.

Par conséquent il y a deux types de critiques qui se répètent de Congrès à Congrès depuis le commencement jusqu'à nos jours, et qui continuent. J'en ai cité deux exemples de deux historiens éminents, le Français Henri Berr et le Belge Ganshof, protagonistes respectivement de la théorie et de l'empire. Mais, somme toute, il me semble que – comme résultat de l'expérience que l'on a pu gagner de l'histoire – on a établi un équilibre raisonable entre les éléments différents qui composent la structure des Congrès: organismes et commissions qui représentent la recherche dans les différentes branches de l'histoire, histoire chronologique; grand thèmes et questions de méthodologie.

c. On peut se féliciter de ce résultat de la longue marche des Congrès. Mais en route on a perdu quelque chose de très précieux, qui était charactéristique pour la société humaniste des historiens au commencement de notre siècle: le désir et loisir d'entendre les maîtres. Je pense la place que l'on avait réservée autrefois à ces grands discours, qu'ont prononcés les Benedetto Croce, Gabriel Monod, Henri Pirenne, Karl Brandi et maints d'autres. Aujourd'hui le travail en groupes, en équipe, en commissions est en vogue et pour cause. Mais cela ne devrait pas nous priver pour toujours des plaisirs rhétoriques pendant nos congrès.

7./8. Histoire et politique. C'est comme la face et le revers d'une pièce de monnaie. Les deux différent en frappe et légende. On les regarde séparément, mais on ne peut pas les séparer. En ce qui concerne notre histoire des Congrès il est évident, combien les situations politiques ont influencé l'atmosphère mentale et la composition des programmes – souvent d'ailleurs dans un sens négatif en tant que l'on a évité de s'occuper des questions trop actuelles et brûlantes.

Le congrès et le Comité se trouvaient de temps en temps dans la nécessité de repondre à un défi politique. Cela arrivait quelque fois, quand des collègues, que l'on estimait comme membres de la cité internationale des sciences et des lettres, furents menacés dans leur existence professionnelle et personnelle par des raisons raciales ou idéologiques. Parfois il y a eu des discussions controverses dans le Comité et pendant les Congrès sur l'attitude que l'on devait prendre. Cela appartient à l'histoire événementielle. J'en ai donné un écrit detaillé, j'espère sans parti pris bien que non sans jugement de valeur et prise de positions. Il m'est impossible d'en donner

maintenant un résumé accourci. Quelques fois les historiens étaient en avance sur leur temps. Ainsi quand, après la première guerre, ils ont dans le cadre de leur Comité international rétabli la communauté entre historiens des pays adversaires, longtemps avant que les deux grandes associations internationales des académies étaient prêtes à prendre des décisions analogues (Union académique, Conseil de recherche). Ou quand en 1955 à Rome au milieu de la guerre froide les historiens sovietiques prirent part de nouveau après une interruption de vingt-deux ans aux congrès.

Laissez-moi souligner également la déclaration sur la liberté intellectuelle comme postulat logique de la science même, déclaration qui fût proclamé à l'unanimité par l'assemblée générale quand en 1931 Gaetano de Sanctis, membre du Bureau, fut forcé à résigner, parce qu'il avait refusé le serment de loyauté envers le régime fasciste. Je regarde cette prise de position de caractère scientifique et de valeur politique, si l'on la prend au sérieux, comme un élément substantiel d'une charte de la communauté oecuménique des historiens.

9. Cette déclaration fut votée à l'unanimité par une assemblée où se rencontraient toutes les tendences politiques du temps, et qui était un miroir du pluralisme des théories sur l'histoire et ses méthodes. Ce pluralisme est regardé par les uns comme un signe de crise ou même de décadence, par les autres tout au contraire comme expression de la vitalité d'une historiographie non dogmatique. Il a trouvé son expression dans l'histoire des congrès. Je me suis efforcé de mettre cette multiplicité en relief.

Si l'on regarde le déroulement des programmes de près on constante que – à côté des positions de l'historisme classique dans ses variations biographiques, philosophiques, philologiques, et politiques – les congrès étaient depuis leur commencement toujours ouverts à toutes les tendences nouvelles et qu'ils ont donné librement la parole à ceux, qui avaient quelque chose de vraiment nouveau à dire: à Paris 1900, sous le drapeau d'une histoire comparative, à Henri Berr, qui proclamait le programme de sa Revue de Synthèse historique; à Rome 1903 à côté du positivisme d'un Villari et de l'historisme de Croce, des historiens marxistes se firent entendre tels que Ludo Moritz Hartmann et Giulio de Montemayor; cinq ans plus tard à Berlin, pendant un congrès organisé par les historiens de l'école de Ranke, Karl Lamprecht avait l'occasion d'expliquer ses Méthodes socio-psychologiques et de nouveau à Londres 1913. Dans la période entre les deux guerres les fondateurs de la revue des Annales Marc Bloch et Lucien Febvre participèrent d'une manière très active aux congrès de Bruxelles 1923 et Oslo 1928. C'était également à Oslo que pour la première fois les historiens soviétiques avec l'éminent figure de Pokrovsky en tête apparurent sur la scène d'un congrès avec la vision étrange de la chute inévitable d'une historiographie, qu'ils appelaient «bourgeoise», et d'un triomphe certain du matérialisme historique: après la deuxième guerre d'abord au congrès de Paris 1950, l'histoire structurelle, économique et sociale gagne du terrain par l'activité de l'école des Annales sans pourtant faire disparaître l'histoire événementielle et politique.

Le resultat actuel d'un conflit long et parfois acharné entre ces écoles est une espèce d'osmose (Paul Brezzi), de convergence ou de balance entre l'histoire structurelle et événementielle. Pour nommer seulement deux noms parmi les plus éminents historiens de notre époche, qui – tous les deux intimement liés à nos congrès – représentent dans leurs écrits ce rapport entre historisme et structuralisme: Pierre Renouvin et Frédéric Chabod; et sur le plan de l'histoire de l'historiographie et de la théorie historique: Ernesto Sestan et Theodor Schieder. Je propose de parler en vue de cette synthèse de l'historisme avec le structuralisme d'un «neo-historisme». On pourrait peut-être discuter le pour et le contre de cette formule.

10. Depuis Rome 1955, le «neohistorisme» et «l'historisme marxiste» se trouvent l'un vis-à-vis de l'autre au congrès. Il n'y a pas de sens de payer trop d'attention à la confrontation idéologique. Les arguments se répètent et sont devenus ennuyeux. Mais il vaut la peine de définir le terrain d'une rencontre méthodologique, qui est dans l'intérêt de tous. J'ai essayé de donner une telle définition dans mon adresse présidentielle à Bucarest. Dans le chapitre finale de mon histoire je vais soigneusement régistrer tous les arguments, qui dans les contributions sur la théorie et la méthode de l'histoire depuis Rome 1955, concernent les trois éléments, que j'ai énumérés – pour modestes qu'ils soient comme convictions de base pour une coopération scientifique à travers les fossés idéologiques: objectivité historique comme idée régulative dans la recherche des faits historiques; multicausalité comme règle pratique dans l'explication de l'histoire; liberté intellectuelle, telle qu'elle a été proclamée comme postulat par le vote unanim de notre Comité en 1931.

dodis.ch/76296

Ces trois éléments pourraient être reconnus comme la Charte de ce que j'appelle avec les fondateurs de notre Comité la Communauté oecuménique des historiens.

NOTE:
1) Karl Friedrich Erdmann, Zur Geschichte der Internationalen Historikerkongresse. S. Werkstattbericht, in: GWU 1985, H. 8; A history of International Historical Congresses. Work in progress, Estratto da: Storia della Storiografia, Rivista Internationale, 1985, 8.

GIEYSZTOR, Aleksander *(Pologne)*

1. Le triple fil conducteur de la recherche sur les congrès et de l'exposé, structure, politique, théorie demanderait des développements. A côté de la politique – l'idéologie, connaissance, c'est la méthodologie – terme ambivalent – où se trouve aussi l'atelier de l'historien, la critique des sources etc.

2. Les objectifs des congrès et l'oecuménisme historiographique. Objectivité – une sorte d'idéal auquel on tente d'arriver par l'intersubjectivité des positions des experts à l'échelle internationale. Intersubjective paraît être la pluricausalité ainsi que la liberté d'expression conditionnée par l'acceptabilité de ses effets intellectuels par les experts en question.

3. Une motion s'impose à l'adresse du Bureau du CISH qu'il veuille bien procéder à l'effort de concentration des archives du CISH et des papiers d'historiens actifs dans la vie internationale au Siège social du CISH, c.à.d. à Lausanne.

BATLLORI, Miguel *(Italie)*

En la lectura de esta obra tan interesante y documentada del prof. Erdmann se advierten cuatro constantes, que desearía examinar y discutir brevemente: dos observaciones negativas y tres positivas, sobre los Congresos.

1.1. Apenas puestos en marcha nuestros Congresos internacionales, se iban alzando voces pidiendo que unos y otro se extendiesen a algunas tareas más, fuera de los Congresos propiamente dichos.

De todos los proyectos que se fueron insinuando, el único que llegó a buen puerto fue el de la redacción y publicación de la serie International Bibliography of Historical Sciences; instrumento indispensable siempre, pero mucho más desde que las historias esencialmente nacionales han sido superadas por las historias de los problemas, tal como se presentan paralelamente – bien que no simultáneamente – en el desenvolvimiento de los diversos pueblos y continentes.

Otros proyectos de colaboración internacional no llegaron a cuajar, en gran parte porque los de carácter de investigación multinacional se han ido concretando y realizando paralelamente por la Unión Académica Internacional, dentro de un marco, sobre todo, de historia erudita; mientras el Comité y los Congresos internacionales han estado más bien atentos a la constante evolución de la temática y de la metodología históricas.

Por otra, parte, la amplitud cada vez más señalada tanto del Comité como de los Congresos ha consistido en la afiliación de Comisiones especializadas y en la creación de Comisiones internas de trabajo y de investigación, que últimamente han llegado a ocupar la mitad del tiempo y del espacio de nuestros Congresos. Para el presenta de Stuttgart han sido convocados 22 Organismos afiliados y 11 Comisiones internas.

1.2. Esto último viene a relacionarse con otra observación negativa que aparece señalada a lo largo de la Historia del prof. Erdmann. Según algunos, la gran amplitud de los Congresos internacionales de ciencias históricas y, consiguientemente, el gran número de congresistas, les restarían eficacia.

Pero, por una parte, hay que reconocer que, a medida que las ciencias y las disciplinas históricas siguen un proceso de mayor especialización, siguen también una línea de mayor amplitud, con una cienta tendencia a la historica total y global. Alguien, en el curso de este mismo Congreso, ha señalado que esa historia global es imposible, casi un mito. Mas, cuanto más difícil sea,

más deberán apreciarse unos Congresos generales en los que los historiadores de diversas escuelas y los especialistas de diferentes campos hallan una oportunidad para informarse sobre los nuevos tenas y los nuevos métodos que el conjunto de los historiadores va proponiendo y exigiendo. Pues no hay que olvidar que el Comité internacional ha solido elegir aquellos problemas y aquella metodología que le sugerían los varios Comités nacionales y las múltiples Comisiones afiliades o internas.

2.1. En muchas páginas de la obra del prof. Karl Dietrich Erdmann se echa de ver que, desde los comienzos, los historiadores estaban convencidos de lo conveniente que era el encontrarse personalmente, con ocasión de nuestros Congresos. Y esto vale tanto para poder conocer y tratar a los grandes historiadores que han ido renovando la ciencia histórica, como para platicar privadamente con otros historiadores de temas afines, a quienes sólo se conocía por sus obras y escritos más cercanos a las propias investigaciones y preocupaciones.

Pero si ello era ya válido desde fines del siglo pasado hasta la segunda guerra mundial, lo es mucho más ahora, cuando la partición o distribución de los pueblos europeos en dos bloques ha llevado consigo un mayor aislamiento de los europeos occidentales con respecto a los orientales. De hecho todos los simposios y congresos internacionales constituyen una ocasión única para un conocimiento personal y un trato científico entre los europeos de una y otra banda; pero mucho más los Congresos internacionales de gran amplitud, como son estos nuestros Congresos internacionales de ciencias históricas.

2.2. La Historia que comentamos, finalmente, nos prueba que estos Congresos han servido para algo más: para iniciar reflexiones por parte de los historiadores que mostraban en ellos diversos y aun opuestos puntos de vista, y para la renovación metodológica de la historiografía.

Ejemplo de lo primero nos lo da el caso de la controversia del año 1903 entre Pasquale Villari, representante del positivismo constructivo – el que se elevaba sobre el simple documento y el dato escueto – y Benedetto Croce, parq euien ese tipo de construcciones históricas no merecía el nombre de Historia – éste habría de reservarse para la Historia como pensamiento interpretativo y sintético, a la manera de Hegel.

Tal siguió siendo la distinción crociana entre la Historia como acción y la Historia como pensamiento. Mas tengo para mí que sus propias reconstrucciones de la Historia como acción – dentro de ella caben una porción de sus libros; como ejemplo máximo La Spagna nella vita italiana durante la Rinascenza, que en el vórtice de aquella polémica no merecería el nombre de Historia, siendo ya una obra clásica de la historiografía ítalo-hispana – y también sus contrastes con la historiografía positivista o neopositivista de su tiempo, le hubieron de llevar al acercamiento que representa aquella idea suya concretada en esa máxima: no hay diferencia esencial entre la historia general y la particular, por cuanto aquella ve lo particular en lo universal, y ésta lo universal en lo particular – expresión solamente válida cuando tanto el historiador general como el particular sobrepasan el estadio de la pura erudición histórica.

2.3. Ejemplo paradigmático de la conveniencia de estos Congresos internacionales para la renovación de la metodología nos lo dio la presencia del historiador catalán Jaume Vicens i Vives en el IX Congreso, celebrado en París el año 1950. Vicens conocía ya a los nuévos teóricos de la historia social; el influjo de la revista Annales era patente ya en su tesis doctoral sobre Ferran II i la Ciutat de Barcelona y en sus varios estudios sobre las revoluciones campesinas de Cataluña en el siglo XV. Pero esa nueva metodología apenas había aflorado en dos de sus mejores obras prepardas en el decenio 1940–1950: su Historia general moderna (1942), aún centrada en los aspectos políticos, diplomáticos e institucionales; y su Juan II de Aragon (1953), dentro de la tradición neopositivista de la Universidad de Barcelona, con algunos escarceos de historia económica y social.

Pero a partir de su presencia en el citado Congreso de París, donde trató personalmente a algunes personajes de la revista Annales, la historia socio-económica prevalece en sus propios escritos y en la escuela por él creada en su Universidad. Y desde allí es renovación historiográfica se extendió a toda España y a la América Latina de habla española sobre todo por medio de la Historial social y económica de España y América (1957–59), por él planeada y dirigida.

En París, Vicens vives no sólo se cofirmó y reafirmó en esa problemática y en esa metodología. Conoció y trató personalmente a Toynbee, cuya obra ya conocía y admiraba. Su admiración provenía de ser un filósofo de la historia que partía de los hechos histórico y no de ideas preconcebidas. Esta ta era la única filosofía de la historia que él admitiua. Y no hay duda de que la

dodis.ch/76296

sombra protectora de Toynbee se cierne sobre dos de sus obras, pequeñas en mole pero grandes en visiones sintéticas: la Aproximación a la historia de España (1952) y la Notícia de Catalunya (1954).

El IX Congreso internacional de 1950 había sido, pues, decisivo en la renovación de la historiografía de Vicens Vives, de Cataluña, de toda España y de la América Latina.

KOSARY, Domokos *(Hongrie)*

Tout d'abord, je voudrais souligner l'importance toute particulière de l'organisation internationale des sciences historiques, du Comité et des Congrès internationaux pour les pays, petits et moyens, dont la langue est peu diffusée dans le monde. En facilitant l'échange mutuel de renseignements, cette forme de coopération leur permet non seulement de mieux s'informer sur les travaux en cours dans le monde professionnel, mais aussi de présenter les résultats de leurs recherches historiques, en des langues plus accessibles, aux spécialistes des autres pays et de contribuer, de cette façon, à la connaissance plus approfondie des variantes régionales de l'évolution historique. Pour ne citer qu'un seul exemple: la 5e Assemblée générale tenue en 1931 à Budapest a adopté la proposition de H. Nabholz (Suisse) de publier régulièrement, sous la direction d'A. Friis (Danemark), des renseignements sur la production historique des pays de langue de modeste diffusion. La conséquence en fut la publication, dans le Bulletin du Comité (entre 1936 et 1938) de quelques bibliographies concernant la Hongrie, le Danemark, la Norvège et la Suède. La guerre ne tardait malheureusement pas à mettre fin aux projets de ce groupe de travail dont le souvenir fut évoqué en 1943 (dans l'Archivum Europae Centro-Orientalis), non sans nostalgie, par le professeur hongrois István Hajnal proposant, comme future tâche commune, l'examen comparé de l'écriture dans les zones périphériques du continent.

En écrivant une histoire des congrès, M. Erdmann a entrepris une tâche de grande importance qu'il a exécuté avec plein succès. Tâche difficile, aussi, exigeant l'insertion, dans la structure chronologique, des vues d'ensemble sélectives des problèmes historiques les plus divers soulevés au cours de ces congrès. Pour parler franchement, au premier moment je fus un peu effrayé de ce manuscrit volumineux que j'ai commencé à lire pendant mes vacances d'été, au bord du lac Balaton, mais sous peu je me trouvais déjà tellement absorbé dans cette lecture fascinante qu'on m'a reproché d'avoir négligé mon voilier. J'ai trouvé particulièrement intéressante la caractérisation, les portraits des historiens que j'avais connus personnellement, comme Leland, Fawtier etc. Tout en me rendant compte du fait qu'une «histoire événementielle» plus détaillée des congrès rendrait le texte trop long, j'ai eu pourtant l'impression qu'à certains points le lecteur avait peut-être besoin d'un peu plus de «faits», et de dates. Prenons l'exemple du congrès de Zürich, en 1938, où j'ai été présent, comme un des plus jeunes rapporteurs, et dont je peux comparer la description avec mes impressions personnelles. Le fait que les historiens polonais (Kutrzeba, Rutkowski, Tymieniec) ont essayé de définir, en coopérant avec leurs collègues hongrois, les caractéristiques de l'évolution sociale des pays de l'Europe centro-orientale à l'époque de la féodalité tardive, qu'en même temps des historiens français et anglais analysaient certains problèmes socio-économiques de l'Occident médiéval, ou que Temperly et Webster parlaient des relations internationales du XIXe siècle, m'a semblé plus important que le rapport de Iorga sur les «permanences de l'histoire», un des problèmes de philosophie de l'histoire, traités assez longuement dans le texte présent. Tout compte fait, je suis convaincu qu'ayant nous fait présent d'un livre aussi important qu'utile, M. Erdmann a rendu un grand service au monde professionnel international. Nous lui en remercions.

VALOTA CAVALLOTTI, Bianca *(Italie)*

Quand j'ai commencé à lire ce texte, je pensais y trouver une histoire de l'évolution interne du CISH et de sa structure, de la succession des recherches, des discussions méthodologiques et de la théorie de l'histoire.

Tout cela se trouve dans ce livre; mais on y trouve bien plus: à partir d'ici on voit se dessiner toute une série de filières, une grande richesse de suggestions, de liens et de relations qui vont dans des nombreuses directions.

C'est tout un monde des historiens et de l'histoire qu'Erdmann nous présente; ça c'est aussi un des grand charmes de son volume. Mais de ce monde si riche et si complexe on peut – hélas – ici seulement évoquer la vastité et la variété.

Et en tout cas il y a ici, dans ce livre si dense, des points fermes; même des points très fermes. Parmi eux, j'ai pensé de m'arrêter sur un: la relation historiographie/politique, et sa connexion avec quelques fondamentaux problèmes de méthode.

La relation historiographie/politique est soulignée par Erdmann comme le moteur le plus profond des impulsions à l'approfondissement et à la croissance du travail et de la pensée historiographique. Pour lui l'histoire est vivante quand elle se pose des problèmes politiques, quand elle s'alimente à la sensibilité et à la conscience politique.

A cela est lié l'ancien problème des valeurs. Au fond – souligne Erdmann – si c'est vrai que l'histoire ne doit pas être au service d'une hypothèse idéologique préconstituée, c'est aussi vrai que si l'histoire n'est pas avec finesse et intelligence alimentée par un idéal, elle ne reçoit pas suffisamment d'énergie pour croitre.

Dans cette perspective il nous présente une galérie de grandes historiens et de personnalités représentatives qui découle sous nos yeux dans le livre: de Croce à Leland, à Koht, à Pirenne, à Ritter, à Chabod, à Renouvin. Leurs dialogues, leurs voix – tantôt hautes et claires, tantôt plus ou moins étouffées par les tensions et les crises qui nous ont secoués – nous évoquent touts les grands problèmes qui depuis un siècle ont animé et même tourmenté l'histoire et les historiens. J'en vais rappeler ici quelques-uns:

– comment se référer au critère de l'expérience;
– le problème de distinguer, en donnant des valeurs;
– la participation de l'historien à la vie politique de son temps;
– évidemment, le problème de la possibilité d'une neutralité de la science.

Et, à l'arrière-plan de toutes ces questions, deux grandes questions:

– la relation objectiv/subjectiv; individuel/général.

Tout ça toujours en tendant à une synthése qui – nous dit Erdmann – est nécessairement subjective, naturellement impliquant la conscience et la responsabilité de l'historien.

Dans cette perspective, le livre d'Erdmann a les résultats que l'on obtient avec ce genre de méthodologie, qui évidemment sont des résultats différents face à ceux que l'on obtient en se servant d'une méthode diverse.

Naturellement, Erdmann donne de l'espace au problème de l'analyse socioculturelle de la masse des historiens; se pose le problème d'une analyse quantitative – et qualitative – de leurs contributions; mais au fond l'élément péculiaire de ce texte reste cette relation subjectiv/objectiv, ainsi développée, laquelle, au-delà des personnalités les plus marquantes, lui permet aussi de voir dans une perspective souvent nouvelle, diversement nouvelle, la façon selon laquelle chaque historiographie nationale s'est rapportée à ces initiatives internationales et a participé aux Congrès.

Cela, et la façon selon laquelle elles ont orienté leurs études (d'intérêt plus ou moins «général», plus ou moins «cosmopolite»), et ça aussi au delà de l'argument spécifique choisi; cette façon, je disais, a provoqué le fait que dans ce contexte leur rôle et leur poids sont ressortis avec plus ou moins de vigueur, et sont ressortis d'une manière parfois différente face à celle qui correspond à leur «image traditionnelle» (pour les étrangers comme aussi pour soi-même).

Ce phenomène apparait fondamental, et me parait regarder un peu toutes les historiographies; mais le cas des anglosaxons et des italiens (très différents entre eux) me semblent particulièrement intéressants.

Tout cela – pour conclure – finit logiquement pour déboucher dans le livre d'Erdmann dans ce qu'il présente comme une tendance à la convergence dans un Nouveau historisme.

Et je vais mieux m'expliquer: parallèlement à l'élargissement du dialogue des historiens sur une échelle mondiale, on voit s'accentuer et s'élargir la confrontation avec des nouvelles historiographies, avec des nouveaux problèmes et des nouvelles perspectives (par exemple, dès le XIXème siècle, les historiographies de l'Est européen jouent un role qui tend à croitre, et à se remplir de semnification); ainsi, avec des nouveaux méthodes, mais aussi avec des nouvelles tendances historiographiques à l'intérieur des «vieilles» historiographies de l'Occident.

C'est donc une croissante confrontation entre tendances et angles d'attaque différents, qui toutefois dans la vision d'Erdmann tendent converger, de façon certainement pas pacifique, pas

dodis.ch/76296

linéaire, mais qui au fond peut trouver une harmonie. A converger donc, chacune avec son rôle, dans ce que, à la vieille de notre Congrès de Stuttgart, Erdmann voit comme la possibilité d'une acceptation de la pluralité des méthodes dans un dialogue fécond surtout entre historismes, marxismes, structuralisme, Nouvelle Histoire, etc.; un dialogue qui tendrait à la synthèse méthodologique à l'enseigne du Nouveau Historisme.

Un Nouveau Historisme qu'il définit donc en soulignant les éléments de continuité et d'évolution après un siècle et demi de travail des historiens ceux – de rupture ayant été trop souvent et trop rigidement soulignés dans l'historiographie.

Une définition qui naturellement lui permet de voir de manière différente les relations entre les diverses historiens et écoles historiographiques, et qui, suivant la critère d'Erdmann – relation historiographie/politique – ne peut pas regarder la réalité concrète d'aujourd'hui, et même laisser entrevoir un fil d'espoir pour la réalisation de l'oecumènedes historiens qui donne le titre à ce livre.

On pourrait faire, enfin, bien de remarques sur un livre si riche et si complexe. Parmis toutes celles que j'avais retenues, permettez-moi d'en rappeler ici au moins deux:

a) pour Erdmann, évidemment, les Congrès internationaux ont une fonction essentielle, qui ressort avec un relief qui résulte tant plus marqué, que l'on mette en évidence le rôle de la confrontation et de la collaboration scientifique internationale comme base pour une meilleure compréhension entre les peuples, mais aussi pour la réalisation de programmes de travail de grande envergure et à fort engagement culturel. On perçoit très vivement, dans ce livre, le respect pour les oeuvres et les constructions de l'homme, une chaude admiration et une compréhension profonde pour tous ceux – parmis les grands historiens de ce siècle – qui se sont dédiés à la tâche difficile et souvent ingrate d'organiser le CISH et de structurer des gros travaux comme la Bibliographie Internationale, le Dictionnaire, l'Atlas des diplomates, etc. Au fond, dans ce texte personnalités comme Leland, Koht, ou Jameson, ressortent peut-être encore plus pour leur engagement en cette direction que pour les livres qu'ils ont écrit. De ce point de vue aussi, et correspondant à sa ligne générale d'interprétation, pour Erdmann l'activité si complexe qui a comme couronnement la constitution du CISH se base sur la recherche méthodologique de la convergence constructive;

b) une des parties les plus remarquablement traitées dans ce livre – et ent tant qu'italienne j'en ai été très heureuse – est celle relative au Congrès de Rome de 1955. Or, à propos de ce Congrès, qui peut être envisagé – comme Erdmann le fait – à travers bien de points de vue, il a beaucoup insisté sur le grand intérêt et l'attention soulevée par l'apparition des historiographies marxistes de l'Est.

En effet, ce phénomène est évident, et on en perçoit l'écho, même très vivement, aussi en lisant les compte-rendus parus sur le Congrès dans les revues spécialisées de l'époque. Toutefois, mon impression c'est que peut-être le plus important phénomène du Congrès de Rome a été la pleine réintégration de la culture historique allemande, avec tout ce que cela signifie pour nous tous, dans la culture internationale. Un phénomène qu'Erdmann a très discrètement évité de souligner.

CARBONELL, Ch. O. *(France)*

Monsieur le Président, Mesdames, Messieurs,

C'est en tant qu'historien de l'historiographie et en tant qu'historien français que je m'exprimerai.

L'ouvrage manuscrit que K. D. Erdmann nous présente est d'un très grand intérêt pour la connaissance du mouvement historique au XX^e^ siècle. Il apporte, avec une grande richesse d'informations, un témoignage précieux sur le rôle pionnier joué par les congrès du C.I.S.H. Contrairement à une idée trop répandue, ces congrès ne furent pas de simples et vastes caisses de résonnance. Ils servirent souvent de berceau aux initiatives, aux innovations qui renouvelèrent nos méthodes, nos savoirs et nos interprétations.

– C'est au congrès d'histoire comparée de 1900, l'ancêtre de nos congrès, qu'Henri Berr exposa ses idées sur l'histoire-synthèse, l'année même où il créait la Revue de synthèse historique, haut lieu de l'interdisciplinarité.

– C'est dès 1923, au congrès de Bruxelles, sous le regard bienveillant d'Henri Pirenne, que Marc Bloch et Lucien Febvre sortirent de leur obscurité strasbourgeoise et jetèrent les bases d'une revue novatrice qui devait naître ... six ans plus tard – les célèbres Annales d'histoire économique et sociale.

– C'est au congrès de Paris, en 1950, qu'éclate cette Nouvelle Histoire qui était alors en France très marginale, hors de France inconnue.

– C'est en 1955, à Rome, que Godechot et Palmer exposent leur conception très neuve de la Révolution Atlantique.

Ce ne sont là que quelques exemples. Ils prouvent le rôle pionnier joué par les congrès du C.I.S.H.

Cette vision optimiste doit, bien sûr, être nuancée. Quelle fut la diffusion de ces méthodes et de ces curiosités nouvelles? Furent-elles même entendues par la majorité des congressistes très tôt enfermés dans des sections parallèles aux cloisons étanches? La présence, au même congrès, d'historiens fort divers, pour ne pas dire rivaux, ne signifie pas qu'un consensus s'établit entre eux. Qu'ont de commun, avant comme après le congrès de 1900, Henri Berr et Gabriel Monod, le fondateur de la Revue historique? Et Marc Bloch et Gustave Glotz en 1923?

Tous ces exemples sont français. Veuillez pardonner à mon chauvinisme culturel. Mais après tout un des thèmes majeurs de l'ouvrage de K. D. Erdmann est, qu'avant l'oekoumène il y eut le duopole franco-allemand, avec ces phases alternées de guerre froide et de compétition pacifique. L'histoire des congrès du C.I.S.H. accompagne celle des relations internationales diplomatiques et commerciales; il arrive même qu'à l'occasion d'un congrès se manifeste l'infléchissement de celles-ci. Ainsi en 1947, lorsque à Royaumont se tint une réunion préparatoire au congrès de 1950, on vit Fawtier et Renouvin plaider en faveur d'une participation de l'Association des Historiens Allemands, nouvellement créée, alors que certains auraient préféré n'inviter que quelques historiens allemands choisis par les autorités d'occupation à titre personnel. A cette occasion, et de façon modeste certes, se forgea l'identité de la future République Fédérale, s'esquissa sa reconnaissance internationale et se manifesta cette sagesse des historiens qui, parce qu'ils ne sont pas amnésiques, savent la nécessité des réconciliations entre les peuples grâce au rapprochement des élites. Mais n'était-ce point là justement l'idéal de ceux qui avaient fondé le C.I.S.H.?

Voilà quelques réflexions que m'inspire, mon cher Collègue, votre beau livre. Beau parce qu'il est plus qu'un bilan. Il est la preuve qu'on peut encore en ces jours de crise, d'incertitude, d'agnosticisme généralisé, rencontrer un humaniste qui ait confiance dans le savoir et dans ceux qui savent. Merci pour cette leçon dont nous avons besoin.

HEINZ, Helmut *(République Démocratique Allemande)*

Herr Präsident! Herr Erdmann! Meine Damen und Herren!

Die faktenreiche und interessante Darstellung „Zur Geschichte der Internationalen Historikerkongresse" hat mich zu folgender Frage angeregt: „Wird der Begriff der Ökumene schon hinreichend ausgeschöpft?" Die drei leitenden Gesichtspunkte der Darstellung – äußere und innere Anlage der Kongresse; äußere politische Bedingungen und innere politische Tendenzen als Bestimmungsfaktoren des international organisierten Historikergesprächs; das Selbstverständnis der Geschichtswissenschaft im Spiegel der Kongreßthematik – münden in die Suche nach der Möglichkeit einer die nationalen, politischen und ideologischen Gegensätze übergreifende Verständigung über Geschichte. Sie zielen auf Bemühungen, um einen gemeinsamen gedanklichen Minimalkonsens der Historiker bewußt zu machen. Damit ist meiner Meinung nach ein fruchtbarer Ansatz gegeben, der weiterführende Überlegungen geradezu herausfordert.

Die Darstellung über die Geschichte der Kongresse schließt ab mit dem „Kanon einer Ökumene der Geschichtswissenschaft". Der in drei Prinzipien zusammengefaßte und in Vorschlag gebrachte Minimalkonsens der Historiker erlaubt die Frage nach seiner Erweiterung. Bei Respektierung der unterschiedlichen weltanschaulichen und methodologischen Positionen wie der konstruktiven freien Diskussion möchte ich eine Erweiterung dieses Konsens anbieten. Ist es nicht überlegenswert, ja folgerichtig, das Feld der Ökumene um den Beitrag der Historiker

dodis.ch/76296

zum Frieden „in unserer zerstrittenen Welt", wie es wörtlich in der Darstellung heißt, weiter auszudehnen? Ich meine, daß die Verantwortung der Historiker, ihre Kooperation für den Frieden in der Welt unverzichtbarer Teil des Minimalkonsens sein sollte. In den Kanon der Ökumene könnten deshalb jene Bemühungen der Historiker einfließen, die darauf gerichtet sind, daß auch künftig die Weltkongresse kontinuierlich fortgesetzt werden können, ohne solch schmerzliche Unterbrechungen wie 1914 bis 1918 beziehungsweise 1939 bis 1945. Es ist, wie ich meine, heute ein notwendiger Schritt und an der Zeit, das Friedensengagement der Historiker in ihrer Ökumene deutlich zu artikulieren.

BERTHOLD, Werner *(République Démocratique Allemande)*

Mit dem Respekt, den das große Projekt erheischt, in Kenntnis dafür relevanter Beiträge des einstigen Präsidenten, der es auf sich genommen hat (GWU, 9/76; 11/80; 8/85) und gemäß der Aufforderung zu kritischer Diskussion seien 5 Bemerkungen gestattet, die vor allem Fragen der Fakten, ihrer Interpretation und der Wissenschaftsorganisation betreffen: 1. Die Meinung, in Oslo 1928 hatten sich die „Sowjetrussen . . . gänzlich" zurückgehalten und das Interesse an „Sowjetrußland" habe „aus einem Ereignis außerhalb des Kongresses", der Landung des sowjetischen Eisbrechers „Krassin" in Bergen mit Überlebenden der Nobile-Expedition resultiert (GWU, 9/76), kollidiert erstens damit, daß die anwesenden 11 sowjetischen Historiker mit 10 Vorträgen und 8 Diskussionsbeiträgen auftraten, daß Pokrovskij in das „Bureau du Congrès" gewählt wurde, Adoratskij und Jurinec in Sektionen präsidierten und Bogaevskij als Sektionssekretär fungierte; zweitens mit den sehr positiven Urteilen des Generalsekretärs Lhéritier und des Breslauer Althistorikers Kornemann.

2. Für Warschau hatten sich Lunacarskij und Tomsinskij zwar angemeldet und ihre Beiträge übersandt. Am Kongreß nahmen sie jedoch (entgegen GWU, 9/76) nicht teil (siehe zu 1. und 2. auch: WZ der KMU Leipzig (G), 6/81).

3. Die Meinung, Ritter sei in Rom 1955 für eine Konvergenz des von ihm verfochtenen „Historismus" und der „Nouvelle Histoire" eingetreten, erscheint angesichts der nachweisbaren Ambitionen und Äußerungen Ritters vor, in und nach Rom (Sddt. Ztg., 24. /25. 9. 55, HZ 180) als sehr problematisch.

4. Analoges gilt für die Formulierung, in dem Gegensatz zwischen bürgerlicher, nicht- und antimarxistischer sowie marxistischer Geschichtswissenschaft stecke „die uralte Frage nach dem dialektischen Verhältnis von Notwendigkeit und Freiheit" (GWU, 8/85). Denn dieses Verhältnis ist auch innerhalb der marxistischen Geschichtswissenschaft von wesentlicher Bedeutung.

5. Sehr zu begrüßen ist der Beschluß des C.I.S.H., seinen gesamten Archivbestand an einer Stelle, nämlich in Lausanne, zu konzentrieren. Diese Entscheidung wäre wie folgt ergänzungsfähig:

a) sollte mit allen übrigen Materialien, die in GWU, 8/85 (Punkt 3) genannt werden, das Gleiche geschehen.

b) sollten Autoren aus allen Nationen, die für die Geschichte der Kongresse Beiträge geleistet haben oder leisten werden, diese zur Verfügung stellen.

c) sollte dieser gesamte Bestand an ungedruckten und gedruckten Quellen sowie an Darstellungen – event. mit Hilfe der Université Lausanne – so aufbereitet und deponiert werden, daß er für Forscher aus allen Nationen und „Kontroverslinien", um den von Erdmann benutzten Begriff zu verwenden (GWU, 11/80), zur Verfügung steht. Damit könnten die faktologische Basis und das Blickfeld bedeutend erweitert, zu einer weiteren Erhöhung der Objektivität beigetragen und auch die Grundlage für die „Ökumene der Historiker" verstärkt und verbreitert werden.

VON BROCKE, Bernhard *(Allemagne Fédérale)*

Drei Punkte:

1. Vergleich Berlin (1908) – Stuttgart (1985);
2. Plattform historische Programme/Pläne;
3. K. Lamprecht – H. Koht u.a.

Friedensbewegung – Internationale Verständigung
Kosmopolitismus.

GEISS, Imanuel *(Allemagne Fédérale)*

Ich möchte nur zu einigen Bemerkungen in der Diskussion Stellung nehmen. Zunächst zu den Ausführungen unseres norwegischen Kollegen: Glücklicherweise stimmt sein Bild von den Vertretern der sowjetischen Geschichtsschreibung nicht mit den Fakten überein: In den Sitzungen der letzten Tage habe ich zwei sowjetische Kollegen erlebt, die sich absolut sachlich, objektiv und konstruktiv in den Debatten geäußert haben, ohne jegliche Ideologisierung. Und ich kenne andere sowjetische Kollegen, die sich gewiß nicht anders verhalten.

Zwei Kollegen aus der DDR haben von der Verantwortung der Historiker und vom Potential friedlicher Wirkung unserer Arbeit als Historiker gesprochen. Ich kann dem nur zustimmen. Aber es geht auch darum, daß jeder dort aktiv wird, wo er sein Tätigkeitsfeld hat, für Historiker also die Ökumene der Historiker. Hier wende ich mich vor allem an Kollegen in sozialistischen Ländern, u.a. in der DDR: Es gibt in einem der sozialistischen Länder, in der CSSR, noch immer Historiker, die seit 1968 nicht nur ohne Stellung sind, sondern auch keinen Zutritt zu Bibliotheken und Archiven haben. Meine Bitte richtet sich an alle, die dort etwas zu sagen haben: Beweisen Sie die Friedfertigkeit Ihres Lagers, indem Sie wenigstens diese Kollegen wieder in die Ökumene der Historiker aufnehmen. Setzen Sie sich dafür ein, daß sie wieder publizieren dürfen, daß sie nicht weiter dafür bestraft werden, wenn sie „illegale" Publikationsmöglichkeiten im Samisdat-Verfahren in Anspruch nehmen, sich oft erst schaffen müssen. „Charity begins at home", auch der Beweis der Friedensliebe. Das ist keine „antisowjetische Einmischung" in fremde Angelegenheiten, sondern eine logische Konsequenz aus Ihrem Plädoyer für ein Friedensengagement der Historiker. Nur so ist auf Dauer eine friedliche Koexistenz möglich. Dazu gehört nämlich auch, daß gleiche Maßstäbe für alle Seiten gleichermaßen gelten müssen. Das wäre der beste Dienst für die Sache des Friedens von Ihrer Seite.

RAFTO, Thorolf *(Norvège)*

I try to bring an additional point to what Prof. Ranki said in his intervention. It is not only a question of different interpretation of Marx, and different Marxist "schools", in the debates at International History Conferences (since 1955). Here in Stuttgart Soviet historians seem to be inspired by Tikhvinsky, who in a speech in Kiev recently spurred to at revitalization of ideology, a counter – offensive against the West – so to speak a Gorbachov-inspired offensive in the historical arena. It is done traditionally in Marxist clothings, but the trend reflects something more important: a new distance to East- and West-European Marxist conceptions.

RANKI, György *(Hongrie)*

In his manuscript, Professor Erdmann ties the first significant appearance of Marxist historiography to the Congress of Rome held in 1955. Obviously, if one looks at the history of the Congrès International des Sciences Historiques, he has good reason to do so, since this was the first congress after World War II at which Soviet historians as well as a few from the so-called People's Democracies, i.e., Poland, Hungary, Czechoslovakia, Romania, and Bulgaria, participated. In his critical analysis Erdmann tried to trace some general ideas concerning the theory and methodology expressed by those historians, and how the congress and the relationship between Marxist and non-Marxist historians was reflected in Soviet scholarly journals. I feel that his treatment of the issue is entirely correct in the chronological context. Nevertheless, if Marxist historiography – its methodology, theory, accomplishments, and its approach to other schools of history writing – is presented in this book on the basis of its appearance at the 1955 Congress, then I believe it will create a false picture of the achievements and aims of history writing in Eastern Europe.

Let me sum up very briefly my arguments:

1. As is well known, 1955 was a time which was still under the ideological influence of Stalinism.

It would require a thorough survey and critical analysis to ascertain to what extent ideological statements made in 1955 concerning the role and function of history writing can really be regarded as genuinely Marxist.

dodis.ch/76296

2. At the Congress held in 1955 very few historians from Eastern Europe were present. One wonders whether they really did present the accomplishments of Marxist historiography, or whether they just presented a thoroughly political segment of it. Ideological statements and actual research did not entirely correspond with each other (one can strongly criticize, for instance, Sidorov's highly ideological statements on Marxist history writing, but even he has produced some very valuable studies on the finances of Russia during World War I).

3. Even in Rome one might have observed stronger differences in the conception of Marxism, as it is reflected in the article by Manacorda.

I would assign much more significance to these differences, because they are an important sign that a discussion of the interpretation of Marxism, which was partly present even in 1955 and which was freely developed since then, did take place.

4. In that respect I would find it more appropriate if the Stockholm Congress of 1960 were to be considered as the occasion for the post-war emergence of Marxist historiography. Many more historians from Eastern Europe were present, and their contributions might be regarded as more representative. Those contributions were no longer confined to general statements on ideology, but represented actual historical research, where application of theory and methodology could have been examined more rigorously. Last but not least, the Stalinist distortions of Marxist historiography were in the process of disappearing.

5. During the last thirty years Marxist historiography has developed vigorously, but it has taken various directions. I would not like to take a stand and judge which of these interpretations should be regarded as genuine. Nevertheless, to present a complete picture of Marxist historiography in Eastern Europe, Polish and Hungarian studies have to be considered as well. And interpretation confined solely to works written by Soviet or East German historians, which also do not follow the same track, could give inaccurate impressions.

6. Let me mention here briefly as well that a strong trend is emerging among historians who ascribe to the methodological approach of Marxism, without regarding it as a complex and closed system.

All this would point to the conclusion that Professor Erdmann's profound analysis of the history of the Congrès International des Sciences Historiques should not have stopped in 1955, but should continue, if not to the present, at least to the Congress of Vienna of 1965.

ZUB, Alexandru *(Roumanie)*

Je ne connais pas le projet du livre dedié par M. K. D. Erdmann à l'Histoire des congrès internationaux des sciences historiques. Le résumé mis à notre disposition le montre quand même très bien fait et d'une utilité incontestable. Il est systématique, précis, riche de renseignements. J'y trouve l'aveu de l'auteur, en ce qui concerne les sources utilisées, qu'on a mis à l'oeuvre aussi la correspondance des protagonistes pour donner au récit sa couleur, la vie que tout historien songe à restituer. Une telle source veut être explorée, avec un bénéfice sûr, en Roumanie, où les grandes archives personnelles de N. Iorga (1871–1940) contiennent toute la correspondance avec les grands histoirens contemporains depuis 1900 jusqu'à sa mort. C'est une source heureusement riche, qui peut dévoiler un «cas» d'histoire nationale s'ouvrant vers l'universalité. Elle peut ouvrir une fenêtre sur le rapport existant entre cette histoire, les démarches régionales (v. les études sud-est européennes institutionalisées justement au début du XX^{e} siècle) et (si on préfère le terme) l'histoire générale. Il y a aussi d'autres fonds d'archives en Roumanie utilisables dans un livre pareil: celui de V. Parvan, dont la correspondance avec le révérend père bollandiste H. Delehaye sur le Congrès de Bruxelles présente, à mon avis, un certain intérêt, parce qu'elle relève un dilemme: communiquer au Congrès des faits précis, systématiques, ou bien des réflexions plus au moins abstraites? Donc: histoire pragmatique ou histoire «philosophique»? La conclusion qui en résulte n'est pas sans intérêt: à mi-chemin, Parvan (qui est d'ailleurs un des membres fondateurs du CISH) a su mettre en valeur un thème qui lui offrait la chance d'évoquer les résultats de ses recherches archéologiques et en même temps les idées générales qui en découlaient. D'autres dépôts archivaliques roumains pourraient être utilisés dans une histoire des congrès internationaux des sciences historiques. Les «matériaux» restés de G. Oprescu en premier lieu, parce qu'ils nous avertissent sur le rapport entre cette institutionnalisation du

dialogue professionnel des historiens et d'autres moyens de nourrir la coopération intellectuelle, interacadémique etc.

ERDMANN, K. D. *(Allemagne Fédérale)*

Schlußwort

Diese Schlußsitzung stellt einen neuen Typus von Veranstaltung auf einem Internationalen Historikerkongreß dar: ein weitgehend abgeschlossenes, aber noch nicht ganz vollendetes Buchmanuskript wird zur Diskussion gestellt, um für die endgültige Fertigstellung Kommentare und kritische Bemerkungen von Interessierten aus vielen Ländern verwerten zu können. Ich möchte noch einmal allen Kollegen, die sich daran beteiligt haben, herzlich danken, besonders denjenigen, die sich die Mühe gemacht haben, das ganze Manuskript zu lesen. Mit meinem Dank verbinde ich die Bitte um weitere Hilfe, wie sie mir inzwischen u. a. von den ungarischen Kollegen zuteil geworden ist, die mir wertvolle Filmrollen aus dem Nachlaß von Domanovsky zuschickten.

Die Darstellung wurde bisher bis zum zweiten römischen Kongreß 1955 durchgeführt. Natürlich besteht die Absicht, auch die späteren Kongresse zu berücksichtigen. Allerdings wird der abschließende Teil, in dem dies geschehen soll, anders angelegt sein. Die Gründe hierfür: 1. Die Kongresse haben seit 1960 eine einigermaßen konsolidierte Form angenommen, und zwar vor dem Hintergrund einer auch politisch wesentlich stabilen Konstellation. 2. Es stehen für diese zeitlich nahe Periode nicht mehr im gleichen Maße personale Quellen zur Verfügung, wie für die erste und zweite Phase der Kongreßgeschichte. 3. Der Verfasser hat seit 1960 an allen internationalen Kongressen teilgenommen. Diese größere Nähe zu den Geschehnissen verpflichtet zugleich zu einer gewissen Distanz.

Auf alle die hier vorgetragenen Diskussionsbeiträge einzugehen ist mir jetzt, wo die Uhr nach einer fast dreistündigen Sitzung beinahe die Mitternachtsstunde anzeigt, nicht möglich. Alle Bemerkungen sind sorgfältig registriert worden und werden bedacht. Nur einige Punkte möchte ich herausgreifen.

Ich freue mich, daß von verschiedenen Seiten die Bedeutung der Kongresse für die Entwicklung der Geschichtswissenschaft so deutlich unterstrichen worden ist: daß in ihnen neue Tendenzen der Geschichtswissenschaft immer sehr frühzeitig ein Forum gefunden haben (Carbonell), daß sie auch in der handwerklichen Methodik eine sich anreichernde Vielfalt zeigen (Gieysztor), daß sie eine besondere Bedeutung für die kleinen Völker besitzen (Kosary) und daß sich auch ihre direkte Auswirkung auf die Geschichtswissenschaft nach außen hin belegen läßt (Batllori).

Frau Veit-Brause ist zu danken für die Anregung, den wissenschaftspolitischen Hintergrund der amerikanischen Initiative bei der Gründung des Internationalen Komitees 1923 noch deutlicher herauszuarbeiten. Sie stellt die Frage nach dem Verhältnis von politischer und spezifisch wissenschaftlicher Motivation bei jenen amerikanischen Initiatoren. Die Darstellung wird sich in der Abwägung dieser beiden Faktoren, die jedenfalls beide deutlich in Erscheinung treten, eng an das halten müssen, was die Quellen hergeben.

Verschiedentlich tauchte in der Diskussion wie auch in vielen Gesprächen während dieses Kongresses der Begriff des „Neohistorismus" auf, den ich schon in meiner Bukarester Eröffnungsrede in Vorschlag gebracht hatte. Dabei verbindet sich Zustimmung (Frau Valota) mit der Aufforderung, diesen Begriff näher zu begründen und zu definieren. Dies ist in der Tat erforderlich und soll in dem abschließenden Teil meiner Geschichte der Internationalen Historikerkongresse geschehen.

Die gleiche Notwendigkeit ergibt sich für den Begriff des „marxistischen Historismus". Herr Ranki hat mit Recht darauf hingewiesen, daß methodische Akzentverschiebungen seit dem ersten Auftreten der sowjetischen Historiker in Oslo auf den nachfolgenden Kongressen ihren Niederschlag gefunden haben, daß es wünschenswert sei, diese Entwicklung aufzuzeigen und ebenso etwas zu sagen über die verschiedenen Richtungen der marxistischen Geschichtswissenschaft innerhalb der sozialistischen Staaten und im Westen. Dieses Desiderat ist ebenso sorgfältig zu bedenken wie der Wunsch, die Richtungs- und die thematische Vielfalt in der wirtschafts- und sozialgeschichtlichen Forschung sowohl im Osten wie im Westen, soweit sie auf den Kongressen in Erscheinung tritt, sichtbar zu machen.

dodis.ch/76296

Ich habe in meiner Darstellung der theoretisch-methodischen Auseinandersetzungen auf den Kongressen vor allen Dingen die französische, italienische, deutsche und seit Oslo die sowjetische Geschichtswissenschaft berücksichtigt. Dies ist in der Sache begründet, soll aber nicht dazu führen, daß der Beitrag der anderen teilnehmenden Länder außer Sicht gerät. Es ist zu überlegen, wie dem u.a. auch mit Hilfe von Statistik und thematischen Programmanalysen Rechnung getragen werden kann.

Einige Kollegen (Rode und Barker) haben darauf hingewiesen, welche Bedeutung der Geselligkeit und den persönlichen Kontakten auf den Kongressen zukommt. Ich denke, Stuttgart hat dies erneut bestätigt.

Interessant ist gewiß auch ein Vergleich zwischen dem gegenwärtigen und dem früheren in Deutschland durchgeführten Kongreß (Berlin 1908). Das Gleiche gilt für die beiden Pariser (1900 und 1950) und die beiden römischen (1903 und 1955) Kongresse. Ich hoffe, daß sich dies aus der Darstellung mit der gebotenen Deutlichkeit ergibt.

Ich freue mich, den Ausführungen der Herren Heinz und Berthold entsprechen zu können, daß wir darin übereinstimmen, wie wichtig es sei, sich Rechenschaft abzulegen über das Maß und die Reichweite des Minimalkonsens, in dem die Historiker trotz aller ideologischen Differenzen zwischen Ost und West wissenschaftlich übereinstimmen können. Es ist mir deshalb darauf angekommen, und ich werde dies im Schlußteil meiner Darstellung weiterverfolgen, alle auf dieses Verhältnis sich beziehenden Äußerungen sorgfältig zu registrieren.

Herr Kollege Berthold betont, welch große Ausstrahlungskraft die sowjetische Geschichtswissenschaft schon bei ihrer ersten Beteiligung 1928 in Oslo besessen habe. Dies ist jedoch von den sowjetischen Teilnehmern des Osloer Kongresses sehr unterschiedlich beurteilt worden. Interessant ist hier ein Bericht des Leiters der sowjetischen Delegation, des bekannten Historikers Pokrovskij. Er sei äußerst unglücklich gewesen, so erklärte er vor der Akademie, daß auf jede Sektion nicht einmal ein sowjetischer Delegierter kam. Noch unglücklicher aber, daß dieser kleine Bruchteil hartnäckig schwieg. Das habe Koht und anderen sehr quer gelegen: „Kommen aus dem Lande, das als erstes die Diktatur des Proletariats einführte, kamen, sitzen und schweigen. Das war unser großer Fehler, der größte. Natürlich muß man fest vereinbaren, ob einer ein Referat hält oder nicht. Aber auf jeden Fall muß er in seinem Spezialgebiet auftreten mit 2–3 Diskussionsbeiträgen und sich hierauf vorbereiten. Ich bin zweimal aufgetreten, nicht besonders scharf, aber andere schwiegen ganz und gar." Ganz anders ist der Tenor eines Berichtes von Minc: „Unsere Delegation trat nicht nur mit Vorträgen, sondern auch mit Diskussionsbeiträgen auf, einen Kontrast bildend zur tödlichen Langeweile der idealistischen Geschichtsinterpretation durch die lebendige und fruchtbare Methode des Marxismus. Auch wurde auf der Tagung bemerkt, daß die marxistischen Historiker nicht die alten Pfade der bürgerlichen Geschichtswissenschaft betraten. Jede der marxistischen Reden rechnete mitleidlos ab mit dem idealistischen Mischmasch. Der ganze Kongreß war wie ein Disput, in dem der größere Teil der Redner ihre Schläge auf den verhältnismäßig schwach vertretenen Marxismus losließ. Darin zeigte sich fast mehr als in allen anderen die Schwäche der idealistischen Historiographie, deren ganze Anstrengung der Beweisführung auf den Kampf gegen die marxistische Methode gerichtet war." Dieser Bericht gehört zu dem hüben und drüben leider nicht ganz seltenen Typus von Konferenzkriegsberichterstattung, die eher heimischen ideologischen Bedürfnissen als der Förderung des internationalen Gesprächs dienlich ist.

Verschiedentlich wurde heute abend der Name von Gerhard Ritter kritisch genannt. Hierzu seien folgende Bemerkungen erlaubt: Sein Verhältnis zu den Sozialwissenschaften und besonders auch der Schule der Annales ist durchaus nicht nur negativ. Die Monographie über Martin Luther von Lucien Febvre hielt er für eines der besten Bücher zu diesem Thema überhaupt. Auch Braudels Werk über das Mittelmeer zur Zeit Philipps II. hat er geschätzt und gewürdigt und dies auch öffentlich wiederholt zum Ausdruck gebracht. Allerdings hatte er seine Vorbehalte. Ihm erschien in diesem Werk das, was es an Ereignisgeschichte enthält, willkürlich aufgesetzt, ohne rechten Zusammenhang mit dem übrigen und auch ohne Unterscheidung zwischen Wichtigem und Unwichtigem. So fragte er sich einmal, wie man eine Geschichte des Mittelmeers zur Zeit Philipps II. schreiben könne, ohne daß diese tief religiöse Herrschergestalt in ihrem Gebetsringen um den Kampf für die Einheit der Kirche wirklich plastisch und an dem ihr gebührenden Platz in Erscheinung trete. Das hängt mit dem generellen Vorbehalt zusammen, den er – ähnlich wie Pierre Renouvin – gegen eine Vernachlässigung der politischen Geschichte hatte.

Interessant ist, daß er in diesem Punkte mit einer, auch von seiten der marxistischen Geschichtswissenschaft gegenüber den Annales wiederholt geäußerten Kritik übereinstimmt. Mir schien in diesem Zusammenhang besonders ein Artikel des italienischen kommunistischen Historikers Manacorda interessant (zunächst in der Rinascita erschienen, dann russisch in den Voprosy historii). Manacorda stellte die nachdenkenswerte These auf, auf dem römischen Historikerkongreß habe die eigentliche Polarität nicht bestanden zwischen idealistischer und materialistischer Geschichtswissenschaft, sondern zwischen einem dialektischen und einem nichtdialektischen Umgang mit der Geschichte, wobei er – wieweit zu Recht, sei hier dahingestellt – Gerhard Ritter (der gewiß als Lutheraner mit der theologischen Dialektik des Reformators und Augustins vertraut war) neben dem sowjetischen Historiker Sidorow, der französischen historischen Sozialwissenschaft gegenüberstellte, die von ihren positivistischen historiographischen Voraussetzungen her zu verstehen sei. Dies war jedenfalls ein bemerkenswerter Versuch, eingefahrene Beurteilungsschemata und Konfrontationen zu überwinden. Daß dieser Aufsatz 1956 im Jahr des 20. Parteikongresses der KPdSU in den Voprosy erscheinen konnte, verdient dabei besondere Beachtung.

Lassen Sie mich zum Schluß noch einmal betonen, warum ich die Geschichte der Historikerkongresse unter den zuerst von den Gründern des Internationalen Komitees verwendeten Begriff der Ökumene stelle. Die „Internationale" der Historiker als „Ökumene" zu bezeichnen bedeutet, ihre Entwicklung unter dem doppelten Gesichtspunkt einer möglichst die Geschichtswissenschaft aller Kulturländer umfassenden Ausweitung und zugleich der Bewußtmachung eines gemeinsamen Bestandes von theoretisch-methodischen Grundüberzeugungen zu sehen. Diese Bewußtmachung ist erforderlich, um den internationalen wissenschaftlichen Diskurs abzusichern und zugleich die Grenzen aufzuzeigen, jenseits derer das legitime Feld ideologischer Auseinandersetzungen liegt, für das die internationalen Kongresse aber einen ungeeigneten Schauplatz abgeben. Diese Grundsätze, die ein weites Feld der möglichen wissenschaftlichen Zusammenarbeit umschreiben, stellen sich mir dar in einer Trias, mit deren erneuter Benennung ich schließen möchte:

1. Objektivitt als regulative Idee;
2. Multikausalität als leitendes methodisches Prinzip der Forschung;
3. Intellektuelle Freiheit und Toleranz als Regel für das Miteinanderreden in der Historikerökumene, deren Forum die internationalen Kongresse sind.